

LE FOUTAH

et les Agrumes

par **Alex. SUDRES**

INGÉNIEUR D'AGRONOMIE COLONIALE
INGÉNIEUR-ADJOINT DES SERVICES
TECHNIQUES ET SCIENTIFIQUES
DE L'AGRICULTURE AUX COLONIES

I. - LE FOUTAH

On parle beaucoup du Foutah et en des termes tels que ceux qui ne le connaissent pas se représentent une sorte d'éden africain ; c'est évidemment assez loin de la réalité. Les choses n'ont ni le même sens ni la même valeur pour ceux qui passent et pour ceux qui restent. Aussi allons-nous, dans les lignes qui suivent, faire un tour d'horizon personnel.

On désigne le plus souvent par le terme général de « Foutah Djallon » tout le massif central guinéen, véritable château d'eau qui a des ramifications jusqu'en Sierra Leone, Liberia, Côte-d'Ivoire. Nous ne nous intéressons ici qu'au massif principal et ses grandes vallées adjacentes — ce que les indigènes désignent réellement par le terme de « Foutah » — et qui se place sensiblement entre les 10° et 12° parallèles Nord (le 10° passant à 40 km. au Sud de la ville de Mamou, et le 12° à quelques kilomètres au Sud du Poste de Mali) et 11°35 et 13° longitude W. zéro de Greenwich (11°35 correspondant à la limite des Cercles Mamou-Dabola et à la boucle du fleuve Bafing au Nord de la gare de Perinet, et 13° correspondant aux vallées de la Kakrima, affluent Nord du Konkoure, et de la Mayonkoure, affluent Sud, région de Kindia). Les limites réelles sont évidemment plus souples et c'est ainsi par exemple que la région S/W. (Kindia) forme une poche s'avancant vers l'Est.

L'ossature du massif est orientée Nord-Sud et les Hauts-Plateaux affectent la forme d'une massue, la tête dirigée vers le Nord.

Mamou est à environ 700 m. d'altitude et le point culminant du chemin de fer de Guinée est à quelques kilomètres vers l'Est (col du Koumi). Le rail, de Kindia, passe sensiblement sur une ligne de partage des eaux (Bassin de la Kolenté au Sud, bassin du Konkoure au Nord) vers 500 m. d'altitude, mais ne

peut éviter de cotoyer entre 300 et 400 m. d'altitude toute une série de vallées encaissées en contre bas et même de tomber dans la vallée de la Kolenté qui coule à moins de 200 m., et cet aspect chaotique du versant méridional est celui que présente également la vallée de la Kakrima et de ses affluents au Nord jusqu'à la hauteur de Labe ; c'est en résumé celui de tout le versant occidental.

Après Kolenté on monte insensiblement jusqu'à Mamou qui est sur le flanc de l'éperon Sud du massif ; après Mamou la voie emprunte la vallée du Bafing à 650 mètres d'altitude et la suit sans difficultés jusqu'à Beauvois (620 m.) et Perinet (650 m.) ; Siffray qui se trouve à 630 m. d'altitude est dans une vallée encore tributaire du Bafing ; et lorsqu'elle la quitte pour entrer dans le grand bassin du Niger par la vallée du Tinkisso, c'est encore à l'altitude de 550 m. qu'elle passe à Dabila, puis 430 m. à Dabola, altitude que l'on retrouvera à peu près constante jusqu'à Kouroussa et Kankan dans la grande pénéplaine Malinkée.

Le versant oriental est donc plus élevé, plus régulier aussi ; c'est une immense pénéplaine coupée de vallées secondaires peu marquées, ouvertes, et de quelques massifs secondaires isolés. En longeant le massif en direction du Nord au lieu de s'éloigner vers l'Est, ce caractère ne change pas.

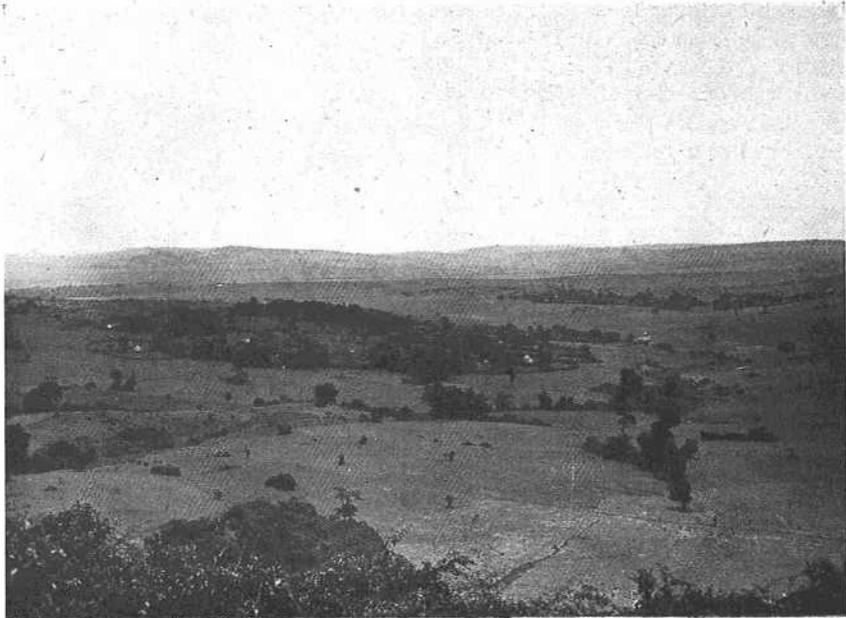
On a donc d'une part le versant occidental et une partie du versant méridional très tourmentés dont les grandes vallées descendent très vite, presque sans solution de continuité, des altitudes de 1.000 et 1.100 mètres des Hauts-Plateaux, à 600, puis 300 et même moins (250-200), ce faciès étant particulièrement propre à présenter de nombreux cônes de déjection, des cuvettes alluvionnaires riches, d'ailleurs très cultivées. Dans certains points on peut descendre en quelques heures de marche des hauteurs de 1.000 m. aux fonds de vallées à 300 mètres. Il nous est arrivé dans la vallée de la Kakrima de faire cette descente et la remontée à 1.100 m. dans la même journée ; au point de vue thermique on apprécie le soir l'influence de l'altitude.

D'autre part, on a le versant oriental dont les ruptures de pente de 300 mètres en général sont le plus souvent soulignées par des falaises dont les éboulis

Fig. 1. — Vue de la " Plaine de Sébory " (subdivision de Dalaba), prise des plaines du mont Tinka (point culminant 1.380 m.).

Altitude 1.000 m. environ ; la chaîne à l'horizon est à plus de 1.100 m. d'altitude.

Terrains gréseux, culture intensive de fonio. Des troupeaux de bœufs vivent en quasi liberté, aussi les habitants sont-ils installés dans des enclos (voir centre photo) où ils abritent leurs cultures riches et leurs orangers.



sont marqués par une ceinture forestière quand l'homme ne s'y est pas trop intéressé ; l'étage déterminé est de 600 m. à 700 m., et le creux des vallées ou les croupes formant les contreforts du massif principal, n'y déterminent que des variations relativement faibles (à part quelques massifs secondaires isolés) ; versant très ouvert où le vent d'Est a un passage très facile, et dont on sent, à priori, toute la différence avec le versant occidental au point de vue géophysique et climatique.

Il nous reste à faire la connaissance du massif lui-même qui domine l'ensemble de ses 1.000 mètres d'altitude moyenne totale avec ses bastions Sud (Dalaba-Diaguissa : 1.400 m.) et Nord (Mali : 1.500 m., Mont Loura : 1.600). La longueur des Hauts-Plateaux, de Dalaba à Mali, est à vol d'oiseau de 160 km. ; par la route passant par Dalaba, Pita, Labé, Yambéring, Mali on en compte 215. La largeur est variable comme on l'a vu plus haut : à la hauteur de Dalaba la plateforme est de 20 km. surmontée par les arêtes des monts Tinka, Sébory, Diaguissa (c'est la poignée de la « massue » avec un étranglement marqué à la hauteur de Bomboli). A la latitude de Pita la plateforme s'élargit considérablement surtout vers l'Ouest ; elle a 60 km. (nous tenons pour négligeables dans ce travail d'ensemble les quelques massifs se trouvant sur la rive droite du cours supérieur de la Kakrima). A la latitude de Labe, sa largeur est également de 50 à 60 km. au plus et avec des découpures de vallées pénétrant plus ou moins profondément, particulièrement celle de la Koumba qui prend l'allure d'une franche cassure fermant le plateau et au delà de laquelle le faciès tabulaire n'existe plus jusqu'à Mali.

Là c'est une série de grandes arêtes se nouant à l'extrémité du massif ; les cours d'eau y ont un caractère plus torrentiel et moins régulier que sur les plateaux qui sont sillonnés par un réseau serré de sources, marigots et rivières coulant assez calmement jusqu'au moment où elles se jettent dans les vallées soit en jet libre soit par cascades et torrents.

On conçoit qu'une telle région présente à l'observateur des micro-climats variés, et nous devons avouer que nous n'avons à ce sujet que des notions assez vagues en raison de la faiblesse des moyens appliqués à l'étude météorologique des zones-types.

En gros, climat tropical avec six mois d'hivernage de Mai à Octobre pendant lesquels les chutes sont de : 1.625 mm. sur 1.765 à Pita (92 %), 1.730 mm. sur 1.875 à Dalaba (92 %), 1.600 mm. sur 1.750 à Tolo (91,4%), et six mois de saison sèche dont quatre mois, complètement secs (Décembre à Mars inclus) et deux mois à très faible pluviométrie : Novembre avec 33 mm. à Pita, 45 mm. à Dalaba, 66 mm. à Tolo et Avril avec 93 mm. à Pita, 84 mm. à Dalaba, 68 mm. à Tolo.

Ces pluies, en fin de saison, ont lieu sous forme de tornades dans la première quinzaine de Novembre, parfois dans la deuxième quinzaine ; en général il n'y a plus aucune chute de fin Novembre à Avril.

En Avril, les pluies sont variables et souvent sans aucune utilité agricole ; si elles se produisent au début du mois il s'ensuit une assez longue période de sécheresse qui leur enlève tout avantage ; à cette époque les pluies utiles sont celles de fin de mois lorsqu'elles atteignent 30 mm. en 48 heures. En outre ces pluies de début et de fin d'hivernage ne sont le plus souvent

que des tornades localisées. On enregistre parfois des chutes de grêle soit vers le début soit vers la fin de la saison.

Le tableau ci-après donnera une idée des précipitations sur les plateaux (Dalaba : 1.200 m. — Pita : 1.000 m.) et sur le versant Sud-Est (Tolo : 750 m.) (1).

MOIS	PITA				DALABA				TOLO			
	Moyenne de 1939 à 1943		Pluviométrie de 1944		Moyenne de 1939 à 1943		Pluviométrie de 1944		Moyenne de 1940 à 1943		Pluviométrie de 1944	
	m/m	J.	m/m	J.	m/m	J.	m/m	J.	m/m	J.	m/m	J.
Janvier	3,7	0,2	0	0	6,2	—	0	0	0,7	—	0,0	0
Février.....	0	0	0	0	0,4	—	0	0	6,2	—	0,0	0
Mars.....	13,3	1,2	2	1	13,4	—	0	0	13,5	—	0,0	0
Avril.....	85,5	5,8	133,7	9	83,3	—	90,9	11	64,0	—	94,3	10
Mai.....	172,2	12,2	121	7	117,7	—	89	14	124,5	—	163,0	16
Juin.....	267	17,8	244	13	250	—	177,1	15	216	—	178,7	16
Juillet.....	304,6	19,6	297,5	14	327,5	—	249,5	22	267,1	—	249,3	22
Août.....	417,2	22,6	424,4	17	521,1	—	506,5	20	450	—	361,9	26
Septembre.....	355,4	19	222,6	13	369,6	—	267,3	22	344	—	379,9	25
Octobre.....	134,5	13,6	201	8	191,3	—	193,8	22	192,4	—	261,1	15
Novembre.....	29,2	3,6	56,6	4	37,4	—	87	9	70,2	—	47	6
Décembre.....	9,9	0,6	3	1	0	—	9	1	3,2	—	0	0
	1.792 m/m, 5 et 116 j.		1.705 m/m, 8 et 85 j.		1.917 m/m, 9 et 118 j.		1.670 m/m, 1 et 137 j.		1.751 m/m, 8 et 130 j.		1.735 m/m, 2 et 138 j.	

Le faciès orographique et l'orientation du massif déterminent en gros, trois sous-climats :

— à l'Est : climat tempéré pendant la saison des pluies qui est ensoleillée mais saison sèche rigoureuse par l'effet de l'harmattan avec de grandes variations journalières (extrêmes voisins de 8° — 10° à 35° — 36° en Décembre et Janvier) et brouillard denses. Ensuite les mois de Février et Mars sont très chauds et secs. Avril et Octobre sont pénibles en raison des tornades.

— sur les Plateaux : saison des pluies avec températures relativement basses de Juillet à mi-Septembre (moins de 20°) et très peu d'ensoleillement surtout à partir de 1.000 mètres et au-dessus où, comme à Dalaba, Mali et autres sommets, on vit dans le crachin et le brouillard. Végétation ralentie pendant cette période. Ensuite les températures montent quelque peu sans être jamais très sensibles avec le retour au régime des tornades surtout en Octobre. En saison sèche l'harmattan se fait sentir, mais jamais avec violence, quoique rien n'y fasse obstacle sur le sommet tabulaire. Pendant un à deux mois (Décembre et Janvier) les températures oscillent sensiblement de 8-10° à 33-35° environ. Les nuits sont fraîches toute l'année et particulièrement à cette époque. La saison

sèche est très marquée mais moins pénible que dans la région Est.

— à l'Ouest : dans les creux des vallées basses la différence d'altitude se manifeste nettement par des températures beaucoup plus élevées dans l'ensemble. Il y fait toujours plus chaud qu'à l'Est même à l'époque de

l'harmattan qui ne se fait pas sentir de façon marquée ; les stations abritées n'y manquent pas. Les tornades y dominent. Ensoleillement, températures, abri des vents, degré hygrométrique élevé, basses altitudes, concourent à créer un ensemble plus pénible, mais généralement plus favorables à la végétation, qu'à l'Est.

Pour les Foulbés du Plateau, les régions Est et Ouest constituent les « Haïndés », les régions de cultures vivrières riches, mais où il n'est guère agréable d'habiter ; les vrais « Haïndés » sont les vallées occidentales au-dessous de 600 mètres, à sol riche et à végétation active.

La zone des plateaux est très spéciale et serait fort intéressante au point de vue climat si on y trouvait des terrains susceptibles de servir de support à des cultures orophiles de qualité. Malheureusement, tout le massif principal est gréseux, c'est-à-dire très pauvre. Il est, en outre, très dégradé. La flore — dont nous ne parlerons pas ici — a été considérablement modifiée au point de passer, pour l'ensemble du plateau d'altitude, de la forêt Foutanienne à base de groupement de « Parinarium » (Koura ou Sougué) à la savane herbeuse évoluant souvent sur un sol végétal presque inerte formé sur les lithomarges, d'autres fois sur des terrains soumis à une lixivation constante et dont il ne reste que le squelette. Le phénomène de

(1) Nous indiquons à dessein des pluviométries moyennes et la pluviométrie d'une année pour mettre en évidence les variations locales qui se produisent et dont un même Poste bénéficie ou pâtit.

latéritisation est intense et d'immenses cuirasses (bowés) apparaissent soit à nu soit sous une mince couche d'humus acide. On trouve cependant des îlots de dolérites (Dalaba — région de Mamou — falaises de Labe — et ailleurs) correspondant d'ailleurs à des zones où la flore est beaucoup mieux conservée. Sur les plateaux, les schistes paraissent limités (ardoisières de Labe-Mali), mais dans les vallées, les terrains provenant de leur décomposition sont plus fréquents et à rechercher. Dans certaines vallées méridionales on rencontre quelques granites et des intrusions volcaniques.

La végétation des flancs et des vallées comporte des boisements parfois assez étendus mais très nettement pyrophiles, très ouverts et en régression. Les hautes

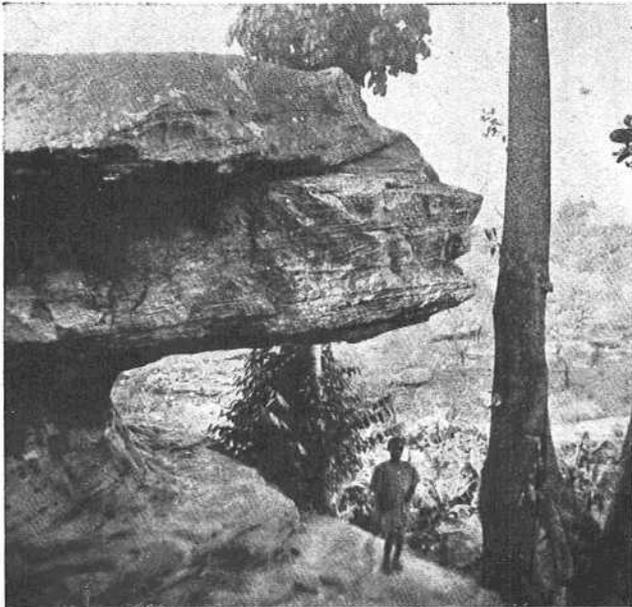


Fig. 2. — Formation gréseuse sur le Haut Foutah.

graminées y dominent, indice d'une grande activité biologique due aux sols et au climat ; elles sont évidemment un aliment de choix pour les feux de brousse qui dévastent ces régions.

Le Foutah est sous la domination Foulane depuis le XVII^e siècle. Les Foulbés ont joué, et jouent encore, dans la dégradation des sols, de la flore et de la faune, un rôle néfaste eu égard à l'intérêt géographique que présente le massif du Foutah Djallon. Nous n'en parlerons pas longuement, mais il convient de souligner que ces populations (qui sont mixtes : caste Foulane dirigeante et condition serve, le tout plus ou moins métissé actuellement avec les populations voisines Malinkées et Soussou) sont peu travailleuses et qu'elles fournissent la plus mauvaise main-d'œuvre de la

Colonie. Le Foutah vit pauvrement dans un pays pauvre ; ses cultures vivrières suffisent à peine et de moins en moins à satisfaire ses besoins ; en temps normal, le pays est déficitaire. Les ressources principales sont à base de bétail (les bœufs seront peut-être un jour les seuls grands animaux sauvages du Foutah !..) de produits de cueillette (indigo, néré, caoutchouc, miel, cire, piments, etc..) et d'essence d'orange.

L'ensemble des éléments productifs de cette population est bridé, voir amoindri, par la caste des Chefs qui se comporteraient volontiers en despotes et aiment le faste ; actuellement on assiste à un début certain d'émancipation serve. En tout cas, si l'autorité traditionnelle et religieuse de la caste riche permet une Administration indirecte fertile en résultats, cela ne va pas toujours sans inconvénients pour le planteur et pour le technicien qui ont à lutter le plus souvent contre la force d'inertie, la plus décourageante pour le dynamisme dont il faut faire preuve en ces pays. Le planteur au Foutah éprouve des difficultés de nature à lui occasionner de graves préjudices. On ne peut malheureusement prévoir qu'une aggravation de ces difficultés pour l'avenir.

II. - SITUATION ACTUELLE DES AGRUMES AU FOUTAH

L'*oranger* est la seule espèce qui soit actuellement d'un intérêt économique local important ; on le rencontre partout, pratiquement dans chaque enclos familial, isolément ou par petits groupes de quelques pieds.

Vient ensuite, mais infiniment loin de l'oranger, le *citronnier* dit (à tort sans doute) « du pays » (citron Galey — *Citrus Hystrix* DC. ou lime Calabraise), dont les fruits petits, parfumés, amers, très acides, très juteux à maturité complète, ne sont guère utilisés sur place ; ils servent beaucoup à la coagulation du caoutchouc de cueillette. Le fruit est globuleux ou faiblement ovale, avec un tout petit mamelon aplati parfois presque inexistant ; le fruit peut atteindre 0,05 × 0,05 de diamètre (pôles et équateur), peau fine de 2 mm. en moyenne, 12 à 15 pépins assez gros. Ce citron paraît être de conservation assez médiocre et sujet aux atteintes de *Penicillium*. S'il était cultivé sur une grande échelle, il serait un fruit industriel (citrate) plutôt que commercial. Très exubérant, buissonnant constamment du pied, il n'est pas un porte-greffe à utiliser et n'est d'ailleurs pas exempt de gommose.

Il y a lieu de ne citer que pour mémoire quelques sujets qui se trouvent dans les principaux centres, issus de variétés Méditerranéennes introduites, en particulier au Jardin Aug. CHEVALIER à Dalaba, il y a une trentaine d'années et qui sont d'ailleurs bien adaptées.

Pour mémoire également : mandariniers et pamplemoussiers, dont on trouve quelques pieds disséminés dans les centres.

ORANGER

Nous situons immédiatement l'importance de l'oranger au Foutah en disant que cette région a exporté jusqu'à 275 tonnes d'essence de zeste en une année (nous parlons au passé car, depuis 1940, le marché a été bouleversé et on ne peut prendre tous les chiffres de ces dernières années en considération).

Voici d'ailleurs à ce sujet les statistiques officielles (les tableaux qui suivent nous donnent également une idée de la progression de cette production dont nous expliquerons plus loin les particularités).

I. - Exportations d'essence de zeste d'orange

ANNÉES	TONNAGES EXPORTÉS	VALEUR EN FRANCS	OBSERVATIONS
1929.....	1	173.000	a) Les régions de production sont celles de: Mamou, Dalaba, Pita, Labe et très peu à Teliméle, Kindia ne produit pas. b) On peut vérifier l'augmentation de la production au fur et à mesure de la montée des cours et la chute du tonnage depuis 1943.
1930.....	11,8	1.743.000	
1931.....	34,2	478.000	
1932.....	77,2	759.000	
1933.....	103,9	795.000	
1934.....	104,4	1.033.000	
1935.....	210	1.714.000	
1936.....	236,2	3.473.000	
1937.....	209,2	3.919.000	
1938.....	239,3	7.270.000	
1939.....	275,4	7.554.000	
1940.....	261,8	11.491.000	
1941.....	180	9.031.000	
1942.....	273,9	48.480.000	
Tarifs officiels (taxe)	1943.	14,1	338.000
	1944.	98,2	9.034.000
	1945.	45,8	6.457.000
17	2.376,4	113.742.000	

En exceptant la période de 1929 à 1932 qui correspond à la phase de « lancement » de cette

industrie locale et celle de 1943 à 1945 faussée par les circonstances de guerre, nous voyons une période de grande production de dix années — de 1933 à 1942 — pendant laquelle le tonnage exporté est de 2.094 tonnes soit une moyenne annuelle de près de 210 tonnes.

Ce tonnage moyen annuel représente le grattage de 40.000 tonnes de fruits, 50.000 tonnes et plus en 1939, 1940 et 1942. On sait qu'il faut de 1.000 à 1.100 fruits pour obtenir 1 kg. d'essence de zeste. Un oranger adulte peut produire 1 kg. d'essence, un bel oranger, suivant les années, peut donner 3 litres ; c'est donc de l'exploitation de 150.000 orangers qu'il s'agit, théoriquement ; en fait on peut porter ce chiffre à 200.000.

II. - Exportations d'agrumes ou de sous-produits

ANNÉES	ORANGES (tonnes)	CITRONS (tonnes)	PAMPLE-MOUSSES (tonnes)	MANDARINES (tonnes)	ÉCORCES SÈCHES D'ORANGES (en tonnes)
1939.....	110,7	26,9	0,885	0,070	—
1940.....	33,7	16,5	0,090	—	—
1941.....	107,9	14,7	0,105	1,500	—
1942.....	76,2	10,0	0,500	0,425	—
1943.....	62,3	25,0	2,200	0,231	—
1944.....	60,1	39,8	4,075	—	4,3
1945.....	1,7	3,4	—	—	—

En 1939 et 1940 ces exportations se faisaient sur Marseille, Bordeaux, Nantes, Dakar. Ensuite presque exclusivement sur Dakar. Les écorces sèches d'orange auraient servi à la fabrication d'un apéritif nouveau (Cépor) par une Maison de Bordeaux.

Un recensement effectué en 1937 dans la Circonscription de la Moyenne-Guinée (qui ne comprend pas Kindia et Teliméle) avait donné des résultats confirmant les chiffres donnés plus haut :

200.000 orangers en rapport,
110.000 orangers jeunes non en rapport,
185.000 orangers plantés dans l'année (1).
495.000

Un nouveau recensement général est actuellement mis sur pied ; d'après les premiers résultats les chiffres cités plus haut dépassent la réalité en ce moment. La chute du tonnage d'essence de zeste ces dernières années n'est pas due uniquement aux conditions

(1) Ce dernier chiffre, pour réel qu'il fut, ne doit pas être entièrement retenu ; les plants distribués aux indigènes subissent de telles pertes qu'on ne peut chiffrer à priori ce qui restera à 50.000 plants près. D'ailleurs l'année suivante un autre recensement n'accusait plus que 435.000 orangers. A cette époque, pour planter en 1940-41, les pépinières établies dans les différents Cercles portaient au total 200.000 plants environ. Que sont-ils devenus ?

commerciales ; il y a également, pour une part qui reste à déterminer, régression du verger indigène ; il devient indispensable et urgent de reprendre et développer au maximum une production d'un tel intérêt.

L'essence de zeste d'orange a sauvé le Foutah de la ruine il y a une quinzaine d'années ; la seule monnaie d'échange était le bétail qui était descendu à des prix de misère : 50 à 60 francs pour un bœuf au moment du paiement de l'impôt ; quelques années après, en 1938 et 1939 l'essence d'orange représentait un courant commercial de 7 à 8 millions, et en 1942 de près de 50 millions ; la campagne qui s'ouvre devrait apporter 20 à 25 millions dans le pays.

Mais l'habitant Foulah ne se préoccupe pas de maintenir et renouveler ce verger si précieux pour un pays aussi dégradé dont le potentiel général de production est faible. La période de guerre a eu des exigences très dures qu'il faut reconnaître (fournitures de graines alimentaires, de caoutchouc, de bétail, problème des transports des produits, navétanat pour la campagne de l'arachide, etc... etc...). L'Administration a délaissé dans l'ensemble la question des pépinières pour ces questions plus impérieuses et réclamant des solutions immédiates, et le Foulah, de lui-même, n'a pas fait ce qu'il aurait pu faire. Un peu partout des orangers adultes disparaissent depuis quelques années par accident ou décrépitude accélérée par : le manque de soins (on a par ailleurs demandé, comme je l'ai indiqué ci-dessus, un très gros effort aux populations); les parasites (invasion sévère de *Schistocerca* (1) au début de 1944) ; *Loranthus* (Sôto en Foulah) sur les arbres mal entretenus (nous avons fait enlever récemment 275 touffes de ce parasite sur deux orangers se trouvant dans la cour même d'un chef), la gommose (tous ces sujets étant francs de pied), etc..., etc... sans qu'il y ait de jeunes de remplacement en quantité appréciable. La gommose et les *loranthus* font des dégâts vraiment insoupçonnés.

Le Service de l'Agriculture se préoccupe à nouveau devant cette situation de refaire le verger Foulah, et un vaste programme a reçu un début de réalisation.

L'oranger de Foutah, multiplié constamment par semis, les Foulbés ignorant la greffe, présente, ce qui est naturel, des formes diverses généralement adaptatives. Les fruits du Bas-Foutah, versant oriental en particulier, sont plus estimés que dans le Haut-Foutah où dans l'ensemble les fruits sont moins savoureux, moins colorés, à part quelques sujets de choix que les Foulbés ont su distinguer et qu'ils réservent spécialement pour la consommation.

Le fait se retrouve, beaucoup plus marqué, en région Forestière de la Guinée où les oranges restent vertes à maturité mais où le crû de Kerouane est réputé et dont les oranges rappellent celles du Foutah.

L'orange du Foutah semble issue d'une même souche, et malgré quelques différences que présentent certains arbres au sujet de la grosseur du fruit, épaisseur de la peau, nombre de pépins, etc... elle se rattache à l'orange douce de Valence, type des oranges rondes.

C'est une orange ronde, de grosseur moyenne en général (ce caractère présente quelques variations : 150 à 200 gr.) et quelquefois plutôt petite ; elle est surtout dense et ferme ; généralement à peau fine ou très fine, élastique et adhérente, de couleur orangé à complète maturité ; l'épaisseur de la peau peut présenter des variations mais le plus souvent elle est très fine : 3 à 4 mm. d'épaisseur, ce qui la différencierait du type Méditerranéen de la « Valence » ordinaire qui a la peau épaisse ; l'élasticité et la densité du grain de cette peau, font que l'orange du Foutah résiste bien aux maladies et aux traumatismes et qu'elle est d'excellente conservation ; 9 à 11 quartiers, pulpe à grain fin, juteuse, de coloration orangé prononcé, parfumée, de saveur agréable (parfois acide ceci surtout dans les fruits du Haut-Foutah ; dans la Basse région on trouve sucre-acidité bien balancés de façon à peu près constante). Le nombre de pépins est le caractère qui accuse le plus de variations, d'un sujet à l'autre, et, semble-t-il, parfois sur le même sujet ; il peut varier de 3, 5 à 18, 22, le plus courant étant 8 à 12 ce qui n'est pas excessif.

Quoi qu'il en soit, on voit que l'orange du Foutah rappellerait quelque peu, dans la catégorie des « Valence », l'orange « Hamlin » multipliée en Floride et qui se caractérise par finesse de la peau, satinée, très mince, chair juteuse jaune abricot, souvent sans pépins, parfois 2 ou 3, maturité en Novembre, excellente conservation, ensemble qui en fait une orange intéressante. Localement la sélection doit nous donner cela avec un caractère plus tardif.

L'oranger du Foutah porte généralement deux récoltes : la petite récolte d'hivernage qui va de Juillet à Septembre, et la récolte principale en saison sèche de Novembre à Mars-Avril suivants les sujets. Rares sont ceux qui présentent un caractère semper-fructifère, mais on a pratiquement, grâce à des caractères individuels de précocité ou de tardiveté, des oranges toute l'année au Foutah en plus ou moins grande quantité.

Au point de vue historique, l'introduction de l'oranger au Foutah reste du domaine de l'hypothèse.

Elle a pu être faite par les Portugais vers le XV^e siècle ; l'oranger aurait trouvé dans nos régions une terre d'élection et se serait multiplié. Ce serait l'opinion la plus accréditée.

Elle a pu être faite aussi, en partant des rivages Méditerranéens, à une époque beaucoup plus récente (XVII^e ou XVIII^e siècles) par la chaîne des peuplades Peulhs de la grande famille sémite. Les doutes qui

(1) *Schistocerca gregaria* Forsk. (Le criquet pèlerin).

planent encore, je crois, sur les origines de cette race elle-même ne sont pas faits pour jeter la lumière sur cette question ; cependant l'histoire locale n'est pas complètement muette au sujet de l'oranger : dans le village de Bouria entre Timbo et Poredaka, par conséquent sur la route qui reliait l'ancienne capitale des Soria (Timbo) à la capitale religieuse du Foutah (Fougoumba), on vous montre un vieil arbre, l'ancêtre, le père de tous les orangers du Foutah ; il est entouré — que n'en est-il de même de ses descendants — de toute la vénération des habitants et des passants ;

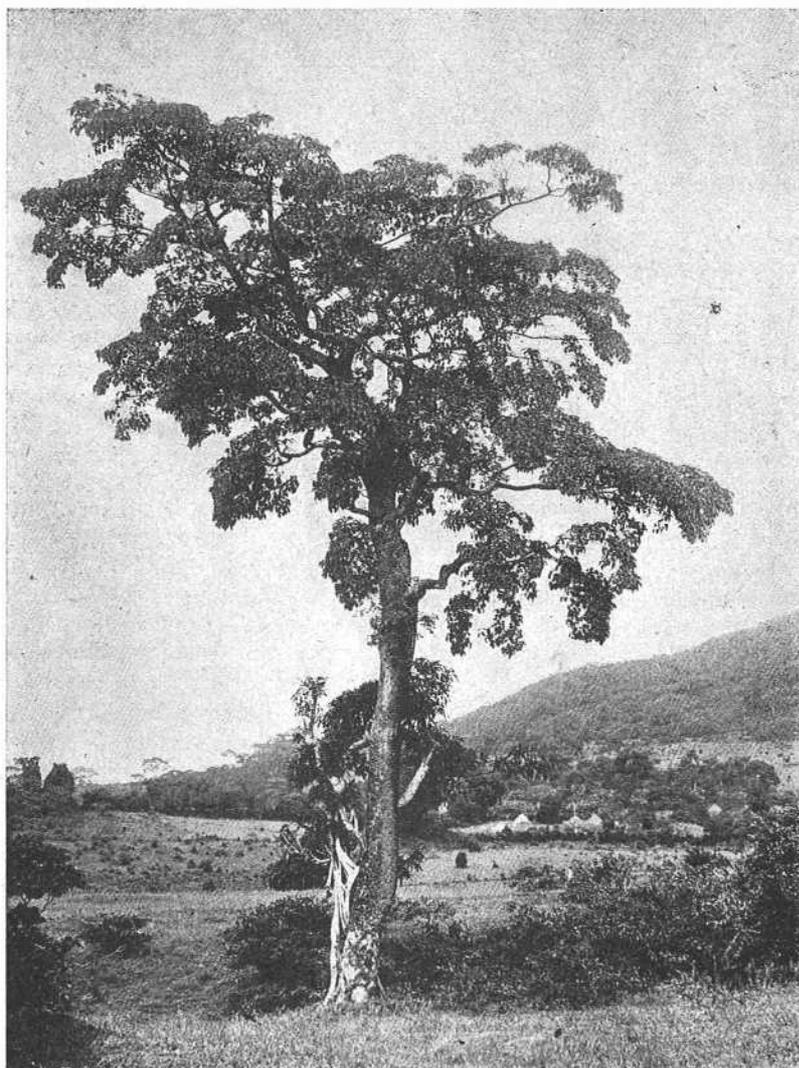
nul ne passe à Bouria sans se recueillir devant ce bienfait d'Allah ; les ménages sans enfants viennent à son pied faire les sacrifices propitiatoires.

Cet arbre aurait été rapporté de la Mecque par Karamoko Alfa Samba précepteur du Grand Karamoko Alfa, fondateur du Foutah Djallon ; il serait déjà mort trois fois et chaque fois aurait repoussé de surcroît.

Qui a raison ?

Le nom foulah de l'oranger est LÉMOUNÉ découlant sans doute de LEMON. (à suivre).

PARINARIUM EXCELSUM Sabine
(Arbre typique du Foutah).



Un aspect classique de certaines pentes et croupes au Foutah (vestiges de boisements, broussaille sur les pentes, clairières de culture de fonio).
Un groupe de cases dans un enclos ; au centre de cet enclos, un oranger.